

MAUX EN MOTS

Traitements littéraires de la maladie

Maria de Jesus Cabral

Maria João Reynaud

Maria de Fátima Outeirinho

José Domingues de Almeida (Orgs.)

Universidade do Porto. Faculdade de Letras

2015

Titre: *Maux en mots. Traitements littéraires de la maladie*

Organisateurs:

Maria de Jesus Cabral

Maria João Reynaud

Maria de Fátima Outeirinho

José Domingues de Almeida

Éditeur: Universidade do Porto. Faculdade de Letras

Lieu: Porto

Année: 2015

ISBN: 978-989-8648-46-4

Édition en ligne

URL: <http://ler.letras.up.pt/site/default.aspx?qry=id022id1458&sum=sim>

© des auteurs des textes

Couverture : *Mare calma* Alexandru Rădvan

MOTS POUR MAUX

Les hommes, la médecine et l'écriture dans *Mes Hommes* de Malika Mokeddem

BANU AKIN

Université de Berne

banu.akin@unifr.ch

Résumé : Cet article analyse l'intersection des hommes, de la médecine et de l'écriture en jeu dans *Mes Hommes*, le roman autobiographique de Malika Mokeddem. Son existence se définit par des résistances et des rébellions entre l'Algérie et la France, la médecine et l'écriture, tout en circulant entre les corps masculins et la Méditerranée. L'auteur s'approprie son corps en utilisant les forces qui ont essayé de l'assujettir tout au long de sa vie. Les différentes parties du corps de Mokeddem deviennent des espaces de rébellion explorés par la médecine et l'écriture. L'auteur défie ainsi les contraintes géographiques, sociales, et sexuelles réduisant la valeur du capital symbolique du corps de la femme en subvertissant les notions traditionnelles de production et de création associées au corps féminin.

Mots-clés : exil – corps – médecine – écriture autobiographique – genre.

Abstract: This article analyses the intersection of men, medicine and writing at work in Malika Mokeddem's autobiographical novel, *Mes Hommes*. Her novel defines existence through resistance and rebellion in a series of binaries: Algeria and France, medicine and writing. She circulates these stances among both male bodies and the Mediterranean Sea, appropriating her own body by using the forces that have attempted to subject it via her existence. Mokeddem's body splits into spaces of rebellion that are explored through medicine and writing. She thus defies geographic, social and sexual constraints, reducing the value of the symbolic capital of the female body by inverting the traditional notions of production and creation typically associated with the female body.

Keywords: exile – body – medicine – autobiographical writing – gender.

Les forces implacables de l'Histoire qui avaient attenté à sa liberté l'avaient rendue libre.

Milan Kundera,

L'Ignorance

Les romans de Malika Mokeddem mettent en scène des femmes issues des sociétés maghrébines et / ou immigrées et expatriées en France. Celles-ci se battent afin de s'affranchir des règles sociales qui les enchaînent. L'auteur interroge les injustices sociales qui contaminent les femmes et rongent ainsi une société malade et corrompue. L'auteur se met à nu dans *Mes Hommes*, roman autobiographique publié en 2005, dans lequel elle situe sa vie de femme, d'écrivaine et de néphrologue, entre l'Algérie et la France. Ce roman met en scène les tensions qui conditionnent son existence sous forme triangulaire : les hommes, la médecine et l'écriture. Ces croisements lui permettent ainsi de se guérir des normes restrictives qui affligent l'auteur et la rendent malade.

L'autobiographie de Mokeddem se distingue par des triangles qui s'entrecroisent, s'imbriquent, et s'entrechoquent. Les trois axes principaux à l'intersection desquels se situe son autobiographie — les hommes, la médecine et l'écriture — s'inscrivent dans les différentes parties de son corps : l'estomac, la matrice et les mains. Bien que chaque organe ait une fonction propre, ceux-ci se croisent dans la quête paradoxale de l'auteur qui se défait mais en même temps se reconstitue à travers ces trois axes. Comment clamer l'amour des hommes sans que celui-ci ne devienne contraignant — un rapport de force — au point d'infecter le corps de la femme ? Mokeddem entreprend un travail de guérison entre les espaces de la médecine et de l'écriture. L'échange, assuré par la fluidité de l'eau, traverse non seulement les reins des malades mais aussi le processus créatif de l'auteur.

Judith Butler définit le corps à travers le langage et Pierre Bourdieu travaille le corps dans son contexte social. C'est à la lumière de leurs travaux que nous analyserons le roman de Malika Mokeddem dans une approche sociologique du *gender* (théorie du genre). Les travaux de Gasser Khalifa sur l'autobiographie dans le milieu arabophone féminin et la métaphore du bateau qui traverse le *Black Atlantic* de Paul Gilroy compléteront notre approche.

1. L'exil et la résistance dans la peau

Dès son plus jeune âge Malika est habitée par un exil qui la consume à petits feux. Bourdieu explique que la famille est le premier lieu dans lequel « s'impose l'expérience précoce de la division sexuelle » et « de la représentation légitime de cette division » (1998: 117). Cette division est d'autant plus évidente et ressentie dans la société algérienne essentiellement patriarcale. C'est un exil qui est imposé d'emblée à Malika par son père qui l'exclut de son amour, lui causant sa première blessure et la poussant à chercher la guérison dans l'amour d'autres hommes, les livres, et la médecine qui lui deviennent accessibles grâce à la transgression :

J'ai toujours été du dehors. Le désenchantement m'a remise au ban de l'amour. L'exil, c'est ça. Il a commencé là-bas. Depuis toute petite, l'inégalité de l'affection des parents (...) entre filles et garçons. L'amplification de cette iniquité par la société entière, sa ratification par un État (...). Ma rébellion contre cet enchaînement d'injustices a fait de moi une femme des écarts, des confins. (Mokeddem, 2005: 84)

Les rébellions de Malika rappellent la figure d'Antigone que Butler définit comme la représentante de la parenté dans sa « déformation » et son « déplacement », attitudes qui compromettent les régimes de représentation familiale en place (2000: 24). D'ailleurs, Bourdieu rappelle aussi ce fait : comment réussir à échapper à la division des sexes qui se manifeste, de manière « objectivée », « dans les corps, les habitus des agents », fonctionnant comme « systèmes de schèmes de perception, de pensée et d'action » (1998: 21) ?

1.1. L'estomac : lieu de rejet et d'exil de soi

L'estomac représente le lieu initial des rôles de femme et de mère qui sont imposés à Malika. Afin de se rebeller contre cette condition, elle décide de ne plus manger et devient anorexique. La cuisine et l'odeur des plats de sa mère l'étouffent : « Peu à peu, ces émanations continues d'odeurs d'aromates et d'épices ont commencé à me barbouiller le cœur. À me rendre l'air irrespirable. Ma révolte est devenue de plus en plus forte. » (Mokeddem, 2005: 42). En effet, la cuisine devient le symbole de l'union familiale qui renforce et fige l'asservissement de la femme au sein de la famille dans laquelle les mains de

la mère sont toujours « colonisées » par « l'arsenal domestique » (*ibidem*) pour que « le broyeur familial » « trempe[nt], farfouille[nt], fourmille[nt] dans le même ragoût » (*idem*: 40). Malika devient une spectatrice qui refuse d'y prendre part et cette première transgression par le refus de la nourriture installe dans sa tête « le vertige recherché » (*idem*: 41) ; ce qui lui donne le goût de l'abysse dès son plus jeune âge.

Cette anorexie liée à la nourriture au départ a des répercussions importantes pour la suite de son récit. Elle permet à Malika de combler ce manque d'amour par le rejet, initialement paternel et par la suite volontaire, par d'autres moyens tels que les hommes, les livres et la soif de liberté qu'elle ne cessera d'explorer pour mieux se guérir. Elle se nourrit tout d'abord des mots des livres lus dans son enfance. Cette activité lui permet de mettre en mots les silences et les non-dits familiaux devenus invisibles. La lecture devient une échappatoire à la prison ménagère. Elle compense les plaisirs culinaires par le goût de l'interdit : « Le nez dans un livre, je dégustais des mots en solitaire. Ceux de l'interdit, de la révolte avaient une saveur de farce unique... J'en salivais, jubilais, en redemandais » (*idem*: 40s).

1.2. La matrice : lieu de révolte et de reconquête de soi

Cet appétit pour la transgression conduira Malika vers son deuxième lieu de révolte : la matrice. Selon Bourdieu, le vagin est un lieu qui est « constitué en fétiche et traité comme sacré, secret et tabou » « donc soumis (...) à des règles strictes d'évitement ou d'accès, qui déterminent très rigoureusement (...) les agents, les moments et les actes légitimes, ou, au contraire, profanateurs » (1998: 31-32). Ainsi, les organes sexuels de la femme appartiennent à son clan et à son futur époux. Butler franchit un pas en associant la matière à « mater », la mère, et à « matrix », l'utérus, ainsi objectifiant la femme qui devient un lieu de reproduction (1993: 7). D'ailleurs, Butler précise que c'est la loi paternelle qui impose au corps féminin sa fonction productive inscrite dans le corps comme une loi qui implique une nécessité naturelle (ma traduction, 1990: 126)¹. Dans son récit, Mokeddem vise la subversion de ces

¹ « Indeed, the clearly paternal law that sanctions and requires the female body to be characterized primarily in terms of its productive function is inscribed on that body as the law of its natural necessity. »

deux définitions. Tout d'abord elle décide de s'appropriier son corps et de l'affranchir de la possession familiale, car elle remarque très vite le destin social des femmes : « Vouées au rebut dès la naissance, elles incarnaient une infirmité collective dont elles ne s'affranchissaient qu'en engendrant des fils. Je regardais les mères perpétrer cette ségrégation » (Mokeddem, 2005: 12).

Bourdieu et Butler se retrouvent quand ils définissent la notion de *gender* qui est, selon la désormais classique définition de Butler, la stylisation répétée du corps avec un ensemble d'actes répétés dans un cadre très rigide qui se fige dans le temps pour produire l'apparence de la substance, d'une sorte d'être naturel (ma traduction, 1990: 45)². La dimension « naturelle » décrite par Butler se traduit par « objectivée » chez Bourdieu, selon lequel « la représentation androcentrique de la reproduction biologique et de la reproduction sociale se trouve investie de l'objectivité d'un sens commun, entendu comme consensus pratique, doxique, sur le sens des pratiques » (1998: 53). Bourdieu arrive à la conclusion selon laquelle les efforts du travail de socialisation tendent « à imposer (à la femme) les limites, qui toutes concernent le corps, ainsi défini comme sacré, *h'aram*, et qu'il faut inscrire dans les dispositions corporelles » (*idem*: 45).

Afin d'échapper à la perpétuation de ces systèmes, Malika désire se débarrasser de sa virginité. Elle refuse de faire de sa matrice un lieu de reproduction pour l'envisager comme un lieu de plaisir susceptible de favoriser l'affranchissement des règles sociales et l'amour libre des hommes : « Personne ne verra la tache de mon sang sur un drap ou sur une chemise. Personne ne l'exhibera comme le sceau de la dignité de toute une tribu. Je laverai mon sang toute seule » (Mokeddem, 2005: 57). Cet acte représente aussi l'appropriation de son sang et donc de sa descendance, détenu jusque-là par son père. Ainsi, elle poursuit ses combats afin de nettoyer toutes les perversions qui entachent la vie d'une femme. Elle refuse le statut de femme-objet limité aux confins du *h'aram*³ et légitime son corps en le rendant *halal*⁴ à travers la libération sexuelle. L'exploration de sa sexualité s'associe à l'appétit perdu mais retrouvé

² « Gender is the repeated stylization of the body, a set of repeated acts within a highly rigid regulatory frame that congeal over time to produce the appearance of substance, of a natural sort of being. »

³ le sacré, l'interdit, le privé.

⁴ légal, permis, autorisé, l'antonyme du mot *h'aram*.

grâce à l'amour des hommes. Pour décrire ses ébats sexuels, elle utilise d'ailleurs le vocabulaire de la faim d'ogre : « Et quand remontent aux entrailles de plus impérieuses faims, nous nous mordons avec des accès fiévreux. Nous nous dévorons » (*idem*: 73).

Sa libération continue à travers un deuxième exil, cette fois-ci voulu, qui la conduit vers la France. Sa vie, désormais située entre l'Algérie et la France, lui permet de connaître plusieurs hommes qui deviennent, dans son récit, des terres d'asile dans lesquelles elle se réfugie pour mieux panser ses blessures. Le problème tient au fait que les hommes ne sont pas aussi libres qu'ils le paraissent. Bourdieu décrit les hommes comme des prisonniers de la domination masculine. Donc le « privilège masculin est aussi un piège » (Bourdieu, 1998: 74). Les hommes que Malika rencontre en Algérie ne sont pas libres et sont même esclaves de l'institution sociale et politique que représentent les tribus en Algérie : « Tu aimes un homme et tu te retrouves avec une tribu sur le dos » (2005: 112). Elle explique cet attachement fort à la famille par le fait que les hommes, dès leur plus jeune âge, sont accablés par le « capital d'amour et de légitimation » accentuant leur vulnérabilité (*idem*: 23). Donc, elle décide d'aller à la recherche d'un homme libre en France où elle envisage l'amour comme un « voyage ». Le corps de l'homme devient, de fait, le moyen de se libérer (*idem*: 123). Nous avons donc affaire à un processus d'exil dans l'exil à travers un sentiment d'étrangeté dans son propre corps, dans un nouveau pays, et aussi dans le corps de l'homme qui devient un lieu paradoxal où se mélange l'étrangeté à l'intime et où le déplacement et l'exil trouvent leurs formes : « L'amour accueille, adapte, adopte l'expatrié, éloigne le sentiment de fuite, d'échec » (*ibidem*).

Pourtant la matrice est un lieu à double tranchant car il s'agit aussi du lieu des dangers sociaux qui guettent Malika avec les menstruations qui annoncent un danger de mariage précoce et les grossesses qui menacent sa liberté. En effet, à l'époque, la pilule étant faillible, Malika tombe enceinte. Afin de ne pas assujettir son corps à la tribu berbère très stricte de son amant, elle décide d'avorter. Selon Bourdieu, les sentiments liés à ce qu'il appelle « la magie du pouvoir symbolique » sont des émotions corporelles telles que la honte, l'humiliation, la timidité, l'anxiété, et la culpabilité (1998: 60). L'avortement est un acte qui éveille toutes ces émotions. Celles-ci contribuent à l'aliénation et à la domination du corps

féminin qui trahit les femmes. Butler remet aussi en question le droit à la vie de l'embryon. Selon Butler, l'avortement représente le droit à la vie et à la viabilité de la femme dont la vie dépend de l'exercice de son droit sur son autonomie corporelle (2004: 12)⁵. D'ailleurs, cet avortement ne procure à Malika ni « un sentiment de culpabilité ni de remords. C'est une cicatrice de [s]a liberté » (Mokeddem, 2005: 184), car elle vise l'exercice de la médecine et la création d'œuvres (*idem*: 200), manière de célébrer la vie en tant que femme libre, affranchie de la domination sociale et patriarcale.

Même si elle s'exile souvent dans le corps des hommes, elle ne peut s'empêcher de reconnaître leurs limites face aux menaces de domination que l'amour représente. Après tout, on peut considérer l'amour comme un lieu de domination dans lequel on permet à l'autre de prendre du pouvoir sur soi. On compromet ainsi l'intégrité de ses libertés et de son corps car l'amour masculin peut devenir aliénant et peut refuser la réussite des femmes. L'époux de Mokeddem dit d'ailleurs « crever dans son ombre » après les premiers succès littéraires de celle-ci (*idem*: 136). Elle décide donc de fuir tout amour qui vise l'assujettissement aux perversions sociales. Elle rejoint Bourdieu qui oppose la figure du Pygmalion égocentrique et dominateur à la construction de l'amour pur dans lequel le créateur se voit « comme la créature de sa créature » (1998: 152).

Les hommes peuvent être considérés comme des êtres paradoxaux par rapport aux femmes car ils sont non seulement pour Malika un remède mais aussi un mal. D'où la question : comment se guérir de l'accumulation de tous ces maux ? L'espace de la guérison se construit principalement par les mains. Malika va s'armer d'une double transgression : la médecine et l'écriture qui sont deux lieux d'ordinaire réservés aux hommes, comme le souligne aussi Gasser Khalifa (2013: 99). Comme Antigone — double antique de Mokeddem — elle assure l'affirmation de soi et la mise en parole de sa liberté en s'appropriant la voix légitimée de l'autre auquel elle s'oppose et résiste. Selon Butler, ce processus d'appropriation

⁵ « The point is emphatically not to extend the “right to life” to any and all people who want to make this claim on behalf of mute embryos, but rather to understand how the “viability” of a woman’s life depends upon an exercise of bodily autonomy and on social conditions that enable that autonomy. »

consiste à refuser et en même temps s'approprier cette autorité patriarcale (2000: 11)⁶. Mokeddem légitime ses choix, les maux qui la rongent, et son corps en s'emparant et en assimilant le pouvoir social attribué aux hommes. Elle se situe, selon les termes de Butler, dans « des régions hybrides de légitimité et d'illégitimité »⁷ sans frontières clairement définies (ma traduction, 2004: 108). Comment assurer sa guérison quand on se situe dans cette zone incertaine d'entre-deux ?

2. La médecine : lieu de purification et d'émancipation de soi

La médecine est le premier entre-deux où le reflet de soi et de ses propres peines se construit dans la reconnaissance des maux des autres. La spécialité de l'auteur, la néphrologie, n'est pas anodine et tend à se traduire dans la vie et l'écriture de Malika. En effet, les néphrologues soignent des reins qui ont pour fonction principale la filtration et l'épuration du sang par la formation de l'urine qui, à son tour, évacue et élimine les déchets métaboliques et les excès d'eau. Si les reins ne fonctionnent plus, cela conduit à la contamination du corps qui nécessite une épuration artificielle par la dialyse :

Leurs reins ne filtrent rien. Ni les boissons ni les toxines. Tout leur devient poison et guette le moindre écart (...) Il faut faire vite, les brancher rapidement au rein artificiel, sucer leur sang de l'excès de liquide. (...) Et encore et encore. De sorte que nos patients ne peuvent jamais oublier leur maladie. (...) Toute l'existence n'est plus qu'une stratégie qui n'en finit pas de les enserrer, les essorer, les amputer (Mokeddem, 2005: 187-189).

De plus, la néphrologie permet à l'auteur de se soigner quand l'Algérie se noie dans le sang provoqué par la guerre, moyen pour elle de combler son échec dans son pays natal déserté en soignant un très grand nombre de patients: « Je retourne au rein artificiel, à l'épuration du sang pour m'éviter la dérive vers l'épuration ethnique » (*idem*: 194). En outre, la soif, les interdits, et le danger des excès qui peuvent submerger et noyer le corps des

⁶ « (...) thus her autonomy is gained through the appropriation of the authoritative voice of the one she resists, an appropriation that has within its traces of a simultaneous refusal and assimilation of that very authority. »

⁷ « Hybrid regions of legitimacy and illegitimacy »

malades trouvent leurs marques dans l'existence de Malika. On peut donc créer un parallélisme « viscéral » entre les maux qui contaminent les corps des patients et celui de Malika. Le point commun entre les patients et l'auteur est l'eau qui permet l'évacuation des poisons qui empestent les corps. Ce lien à la médecine se construit à deux niveaux : le rapport à l'eau et aux mots va plus tard s'imbriquer dans l'écriture de l'auteur. Afin de comprendre le lien des maux aux mots, il est important de relever l'opposition inhérente au texte de l'auteur : le désert et la mer.

Comme ses malades, Malika est dévorée par une soif qui ne la quitte plus depuis son enfance : « Lorsque je m'assieds, il y a toujours un grand verre d'eau à ma portée. Quand je me couche aussi. Et parfois, je dois me lever la nuit parce qu'il ne me suffit pas. C'est depuis l'enfance, depuis le désert, cette soif. Ce symptôme » (*idem*: 187). Le désert, qui représente les cruautés et injustices qui scellent et corrompent l'existence des femmes, est l'origine des maux et des mots de l'auteur. Le premier espace d'expression, qu'elle choisit afin d'exprimer la dévastation de l'enfer sanglant du désert de manière abstraite, est la peinture : « J'ai peint un ciel crevé. Son sang dégoulinant tout le long des palmiers difformes, se coagulait à leurs troncs. Des dunes sucées par le vide. (...) Un désert dont les violences ont vite viré en abstractions. Une fureur, un déchirement de la couleur qui était d'abord des torsions physiques » (*idem*: 48-49).

Le désespoir que l'auteur ressent à l'égard du désert vient de « l'infranchissable », « l'insondable abîme » qui contribue à l'effet de « claustration » que l'auteur ressent : « À scruter ce néant immuable, ses paysages fossilisés qui cernaient notre pauvreté, la brutalité des traditions, j'avais parfois des crises de désespoir à en crever tant il me paraissait impossible que je puisse jamais décamper de là » (*idem*: 124).

Cette suffocation est accentuée par les mères qui personnifient les interdits et l'enfermement caractéristiques du désert selon Malika : « Le feu de l'été n'est que l'apogée de l'éternelle guérilla entre deux redoutables catégories de vampires : les mères et les mouches » (*idem*: 38). Les mères, dans leur rôle de vampires, empoisonnent le sang et emprisonnent le corps des filles. Comme le souligne Bourdieu, « le pouvoir symbolique ne peut s'exercer sans la contribution de ceux qui le subissent et qui ne le subissent que parce

qu'ils le *construisent* comme tel » (1998 : 62). Les mères sont donc les gardes des prisons dans lesquelles elles sont elles-mêmes emprisonnées car ces règles « s'impriment insensiblement dans l'ordre des corps » (*idem*: 82). En effet, les mères sont responsables d'accomplir et de compléter la tâche de la chaleur qui « calcine tout » et « extermine les plus vulnérables » (Mokeddem, 2005: 39) : « 'Prends le balai. Va chercher trois bidons d'eau. Dépêche-toi de laver ces couches ! Viens nettoyer ces marmites (...). Ça ne s'arrête jamais ces aboiements programmés pour broyer le temps d'une fille. Ne pas lui laisser une minute pour jouer, rêver. Elle ferait des bêtises. Elle prendrait de mauvais penchants » (*idem*: 143).

Ainsi, en idolâtrant les fils et en oppressant les filles qui doivent devenir des complices de leurs propres bourreaux, les mères perpétuent le cercle vicieux de « servitudes » et de « privations » qui s'approprie les corps des femmes au même titre que l'infini du désert : « À force de violences et de suffocations pendant des années, j'avais fini par englober le désert et ses hommes dans la même terreur : celle de ma mort avant de partir vers des ailleurs plus cléments » (*idem*: 125).

Cette mort à la fois littérale et métaphorique n'aboutit pas grâce à la mer et aux hommes d'ailleurs qui réussissent à arracher Malika du désert. La mer remplace l'infini contraignant du désert par celui de l'amour qui lui permet de manier un bateau en mer, dépassant ainsi l'immobilité algérienne. La mer représente la restitution de son indépendance et de son droit à l'amour : « Ses yeux verts et les lumières de la mer ne sont pas étrangers à mon euphorie. J'ai bien échappé à toutes les noirceurs, les nausées, les rages du désert » (*idem*: 54). Afin de se « désengluier des habitudes, des simulacres du collectif », elle décide d'aimer les « hommes des lointains, d'une autre terre » (*idem*: 64), capables, comme Jean-Louis, son époux français d'avoir raison de l'« effroi » (*idem*: 125) et de « l'enfer » du désert (*idem*: 120). Il possède d'ailleurs un voilier et lui apprend à se diriger en mer à travers des escapades lui donnant le goût de l'infini libérateur. La libération et le dépassement se révèlent à travers la natation dont la pratique est minoritaire dans un pays comme l'Algérie à l'époque « qui tournait le dos à la mer » à cause « des envahisseurs que les vagues avaient crachés » et « la plage, ses ébats, ses 'dépravations' [qui] étaient restés à l'apanage des Français » (*idem*: 120). Malika, entre contraintes historiques, géographiques, sociales, et sexuelles décide enfin de

lâcher prise en affrontant l'infini de *la mer* qui est sa manière de dépasser *la mère* en nageant: « Je plonge, essaie de dompter la crainte et la jubilation, m'applique à coordonner mes mouvements. (...) Je regarde le bateau au loin et dis à Jean-Louis : 'Ça y est, j'ai traversé la mère !' Il ne sait pas que je pense mère à la place de mer » (*idem*: 121).

L'alliance des *maux* et des *mots* définit la souffrance chez Malika et ses patients comme un moyen de se débarrasser « du jugement, de l'insulte, du mépris, du besoin de domination » (*idem*: 44). C'est un lieu où l'expression littérale des maux sociaux se met en scène. Elle décrit l'équipe de néphrologie et les malades comme « une sorte de troupe de tragédiens condamnés à jouer, éternellement, in vivo, la même scène » (*idem*: 189). Ce rituel et ces pratiques médicales traduisent non seulement le rappel constant des maux qui les rongent, mais représentent aussi les soins exigés afin de « continuer à savourer [la vie], à la célébrer malgré tout » (*idem*: 188). L'expression de sa propre souffrance et ses tentatives de guérison dans celle de l'autre procure à l'écrivaine « une raison d'être » (*idem*: 44). Elle est ainsi capable de se situer dans cette zone intermédiaire où le contact avec la souffrance de l'autre « [l]'apprivoise, [l]'humanise et [lui] fait un moment déposer les armes » (*idem*: 51). De plus, la médecine devient aussi une façon de mettre en mots les maux de certains malades qui ont aussi tendance à détourner les mots afin de nier les tourments qui les habitent. Ainsi, Mokeddem est capable d'affronter « l'abominable qui contamine déjà tous nos rapports » (*idem*: 44).

3. L'écriture : lieu de négociation et de remédiation du Soi au Monde

L'auteur se prodigue alors un soin similaire à la purification des reins par la dialyse qui se traduit par le dépassement de la mère dans le rapport à la mer et à l'écriture. Ses mains touchent donc les mots à travers l'acte créateur qui prend en charge les maux accumulés mis en mots. Ces derniers trouvent leur fluidité au contact de la mer, dans la tentation de vaincre la mère.

Les différents épisodes fragmentés et décousus de sa vie trouvent toute leur cohérence dans les trois axes qui la constituent. C'est le lieu ultime où l'auteur s'exile afin d'essayer de répondre à une question inaugurale : « comment guérir de l'infranchissable » (*idem*: 18) ?

Elle se considère comme « une machine à soigner, à écrire. Une tension à fabriquer du sens entre trois dévorations : l'écriture, le chaos algérien et la médecine » (*idem*: 195). Elle met en scène sa vie par l'écriture autobiographique qui lui permet de dépasser le tabou paternel et dont le principe est le non-dit de l'essentiel. Elle transgresse la loi du père et prend l'initiative de « [le] coucher parmi [ses hommes] dans un livre » (*idem*: 19), prolongeant la transgression à travers un inceste semblable à celui d'Antigone. En effet, elle utilise le verbe « coucher » qui peut suggérer une ambivalence. Le paradoxe réside dans le fait que le père ne sait pas lire. Donc ce livre est adressé aux pères de l'Algérie qui réussissent à pourrir l'existence des femmes, sous l'emprise des forces paternelles qui poursuivent et empoisonnent leurs vies même en France : « Leurs brigades ont réussi à bâter des jeunes filles de l'immigration, à leur mettre des œillères » (*ibidem*).

L'autobiographie devient clairement un procédé de dénonciation et de rébellion mettant en mots les désarrois de sa vie de femme toujours en lutte. Comme le souligne Khalifa, la société arabe « ne tolère pas que la femme aborde ouvertement certains sujets : sa vie intime, sa famille, la politique du gouvernement, la religion » (2013: 113). Il s'agit alors d'un retour vers l'Algérie à deux niveaux : en tant qu'écrivaine reconnue et légitimée par le système d'édition et un retour en arrière pour faire face aux forces qui ont tenté de la briser. C'est un défi adressé aux hommes qui la menacent. Les mots de Malika constituent à la fois une guérison et une menace pour leur autorité et la domination qu'ils imposent. L'écriture lui permet alors de s'approprier son histoire en arrachant sa vie aux mains des hommes qui ont essayé de la pervertir afin de la ranger au rang des mères.

Avec sa vie qui se dessine à travers des transgressions multiples, elle dénonce les normes qui ont tenté de régir sa vie avec ses actions. Selon Khalifa, l'écrivaine reconquiert ce terrain et rompt « le silence imposé à sa vie » (*idem*: 119). Elle s'approprie sa voix, son corps au niveau intime et public. Butler explique d'ailleurs que le corps porte les empreintes de la vie sociale et publique et implique donc « la mortalité » et « la vulnérabilité » mais ces

facteurs peuvent cependant être dépassés afin de revendiquer le corps au niveau individuel (2004: 21)⁸. Comment s'approprier son corps et se guérir ?

La réponse se trouve dans l'écriture qui devient un acte d'appropriation et de domination du corps à l'épreuve du vol et du viol institutionnel. En effet, l'écriture lui donne l'espace pour faire face à soi, à ses propres interdits et à sa solitude qui l'exclut mais qui la constitue aussi : « La solitude était l'espace et le temps de la lecture. Des songes. De leurs vies inventées. Elle est maintenant celui de l'écriture » (2005: 213). En effet, l'auteur a recours à la mer afin d'exprimer sa vision de la solitude traduite par la tentation et le désir « d'aller affronter les océans en solitaire » (*idem*: 207). C'est une affirmation de son individualité qui défie les institutions telles que les clans et les nations dont la visée est « la dissolution » de la personne dans le collectif (*idem*: 213). Cette solitude devient donc l'espace où l'amour de soi peut enfin s'exprimer face au danger de se « disperser, de [se] dispenser en simulacres » (*ibidem*).

L'écriture est de ce fait aussi le lieu de combat où son indépendance refuse toute appartenance définie. Butler signale que, « publier son acte en langage est dans un sens l'accomplissement de cet acte » (ma traduction, 2000: 10)⁹. Les rébellions de l'auteur s'accomplissent et sont clairement établies par le langage. Contrairement à son meilleur ami Mus et son frère Tayeb qui ont aussi traversé la mer et ont échoué, Malika refuse d'abdiquer. On remarquera que Mus partage sa passion pour la médecine et Tayeb pour l'écriture. Pourtant, les deux hommes ne tiennent plus face aux injustices qui visent « les hommes basanés » (Mokeddem, 2005: 149). Ce sentiment d'impuissance face à un « système vérolé » (*idem* : 87) les reconduit vers l'Algérie, le pays des hommes. Tayeb écrit en néerlandais, dans son deuxième pays d'exil mais son manuscrit « n'est pas encore abouti » (*idem*: 131). Son manuscrit non publié reflète l'échec de son exil qui le ramène inévitablement vers l'Algérie. L'Algérie a « bel et bien ravi » ces deux hommes à Malika (*idem* : 94).

⁸ « Given from the start to the world of others, bearing their imprint, formed within the crucible of social life, the body is only later, and with some uncertainty, that to which I lay claim as my own. »

⁹ « To publish one's act in language is in sense the completion of the act. »

Ce retour en arrière peut s'expliquer par le fait que quand l'exil ébranle « la force de l'ordre masculin [qui] se voit au fait qu'il se passe de justification » car « l'ordre social fonctionne comme une immense machine symbolique tendant à ratifier la domination masculine » (Bourdieu, 1998 : 22). Malika souligne que : « [c]'est parce que tu [Mus] as d'autres rapports que moi avec tes parents. C'est parce que tu es un garçon. Tes colères, ta dissidence t'exposent moins qu'une fille » (2005 : 88). Son écriture devient alors un espace de négociation et de lutte où il lui est possible d'établir son autorité en tant que femme-écrivaine sans devoir se faire engloutir ni par le sable du désert, ni par le cafard parisien ou encore l'amour contraignant des hommes.

Flotter et naviguer deviennent pour Malika la seule façon de ne pas se laisser engloutir par la terre. Sa navigation maritime (littérale et figurée) lui fournit l'espace de la liberté par l'écriture. Elle définit la terre comme le lieu où résident « les fantômes encombrants » et préfère vivre entre les « deux rives du livre, la lecture dans le même temps que l'écriture » (*idem*: 134). De plus, elle définit son rapport à l'écriture comme « un voyage » (*idem* : 135). Ce flottement en mer rappelle le bateau que Paul Gilroy décrit dans *Black Atlantic*. Selon celui-ci, les bateaux de la traite des esclaves explorent « les articulations entre les histoires discontinues des ports d'Angleterre, ses interfaces avec le reste du monde » (ma traduction, 1993: 17)¹⁰. L'écriture et les mots de Malika représentent un corps qui cartographie la France et l'Algérie à travers la Méditerranée avec leurs lots de maux qui hantent l'auteur mais qui ne peuvent pas l'envahir car elle les confine : « Les livres me délivraient de toi [le père], de la misère, des interdits, de tout. Comme l'écriture me sauve aujourd'hui de l'errance de l'extrême liberté. Elle puise sa tension dans ce vertige et le contient. L'écriture et la médecine évidemment » (2005: 15).

Par ailleurs, Gilroy, quand il se réfère aux figures en mouvement telles que les intellectuels, activistes, écrivains, orateurs, poètes et artistes afro-américains et celles des Caraïbes, souligne le fait que « peu importe le motif de l'exil, ces peuples articulent constamment le désir d'échapper aux liens restrictifs de l'ethnicité et de l'identification

¹⁰ « The ship provides a chance to explore the articulations between the discontinuous histories of England's ports, its interfaces with the wider world. »

nationale et quelquefois même de la race » (ma traduction, 1993: 19)¹¹. On peut aisément l'appliquer au cas de Mokeddem qui ne désire pas que son œuvre fasse partie du « ghetto tiers-mondiste ou féministe » (2005: 161). Il s'agit d'une appropriation paradoxale au sein de laquelle elle s'empare de son histoire sur les deux terres. En même temps elle se dépouille des contraintes assimilationnistes algériennes, françaises, et masculines à travers l'écriture qui lui permet de « naviguer ». Comme le souligne Gilroy, la création devient « le gage qui permet la libération de la servitude » (ma traduction, 1993: 40)¹². Par ailleurs, ce flottement ouvre aussi des espaces à l'imagination où l'écriture devient un outil permettant de rêver sa vie et chercher l'homme libre tant attendu : « Qui êtes-vous ? (...) Je vais vous connaître. Mais la vie file comme un cheval fou. Faute de pouvoir la retenir, j'essaie de faire diversion. Je prends le temps de vous rêver » (2005: 218).

Le récit de Mokeddem traduit la tension entre un processus d'aliénation et celui d'émancipation par le corps féminin qui se (re)construit transgression après transgression grâce à l'écriture et la médecine, toujours dans la recherche assidue de l'amour sans jamais se conformer au rôle de la victime :

Seule entre deux pays où je suis souvent mise en demeure de m'expliquer sur des choix intimes, fondateurs. De négocier ma présence. Seule entre l'écriture et la médecine où la tentation est si grande de toujours me ramener d'une façon ou d'une autre à la frontière... Je n'ajoute pas un autre manque, l'amour d'un homme, à tout ça par masochisme. Je reste un être doué pour le plaisir. Je suis trop voluptueuse pour le rôle de la victime (*idem*: 214).

Pour conclure, l'écriture offre à Malika Mokeddem un espace de négociation où tous les lieux vécus dans la contradiction et la rupture se confondent et s'entrelacent pour donner naissance à une femme affranchie capable de se guérir des interdits et des violences en clamant les « êtres multiples » qui l'habitent.

¹¹ «Whether their experience of exile is enforced or chosen, temporary or permanent, these intellectuals and activists, writers, speakers, poets, and artists repeatedly articulate a desire to escape the restrictive bonds of ethnicity, national identification, and sometimes even 'race' itself. »

¹² « A token substitute for freedom from bondage »

Références bibliographiques

BOURDIEU, Pierre (1998). *La Domination masculine*. Paris: Editions du Seuil.

BUTLER, Judith (2000). *Antigone's Claim. Kinship between Life and Death*. New York: Columbia University Press.

--- (1993). *Bodies that Matter: On the Discursive Limits of Sex*. New York: Routledge.

--- (1990). *Gender Trouble*. New York: Routledge.

--- (2004). *Undoing Gender*. New York: Routledge.

GILROY, Paul (1993). *The Black Atlantic*. London: Verso.

KHALIFA, Gasser (2013). *L'Autobiographie au féminin. Dans L'Amant de Marguerite Duras et Perquisition de Latifa Al-Zayyat*. Paris: L'Harmattan.

MOKEDDEM, Malika (2005). *Mes Hommes*. Paris: Grasset.